

## **ARMAND ROBIN OU LE MYTHE DU POÈTE de Françoise Morvan, classiques Garnier, 2020**

Comment un être aussi insaisissable, glissant, errant, réfractaire que l'écrivain Armand Robin peut-il se retrouver aujourd'hui emprisonné dans le cliché du « poète maudit » ? Comment un auteur qui réclamait le droit à l'inexistence a-t-il été pris en main et relooké par les autorités littéraires ?

Ce sont les rouages de cette canonisation que Françoise Morvan, avec la concentration d'un mécanicien penché sur une machine complexe, démonte en 500 pages dans un livre qui est la maturation d'une thèse de doctorat d'état soutenue en 1988.

Robin, Françoise Morvan l'a découvert en voisine : il avait grandi dans un hameau du centre Bretagne proche de son village familial à elle, Rostrenen, dans une zone du monde où l'on devenait plus fréquemment paysan que lettré. Robin est issu de ce monde paysan, sa langue natale est le breton, il est monté à Paris pour les études, toute sa vie d'intellectuel sera aux prises avec l'inquiétude de trahir ou de mal représenter les siens, ceux qui n'ont pas voix au chapitre. D'un voyage en Russie en 1933 il ramène une désillusion quant à l'idéal communiste qui ne facilitera pas ses relations avec l'intelligentsia. Il occupe dans le monde littéraire parisien où il évolue une place à part, tirant ses revenus de dispositions exceptionnelles pour les langues : à l'écoute, la nuit, des radios étrangères il rédige des compte-rendus destinés au ministère de l'Information qui deviendront après la Libération des bulletins d'écoute à l'intention de divers journaux.

Immergé avec jubilation dans l'océan des langues, Robin est d'abord traducteur : le russe d'Essénine, de Maïakovski, Blok, Pasternak, le hongrois d'Ady et d'Attila Jozsef, le suédois de Fröding, l'arabe d'Imroul'qaïs et d'Omar Khayam, le chinois de Wang Wei et de Tou Fou, l'anglais de Shakespeare, de Dylan Thomas... vont lui offrir une écriture. Car il lui apparaît vite que ces langues par lesquelles il se laisse traverser parviennent mieux à dire ce qu'il veut que ne le font ses propres poèmes ou fragments romanesques. Robin traduit comme personne avant lui n'a traduit : franchissant par les mots des autres ce qu'il appelle « le mur de l'existence individuelle », échappant à l'enfermement dans une œuvre personnelle pour se livrer à une expérience de désappropriation qui sera sa véritable œuvre, sa véritable invention, sa « non traduction ».

Lire les traductions de Robin, c'est entendre une langue, des jeux de rythmes et de sonorités, qui donnent à tous ces textes, quelle que soit leur origine, un souffle commun. L'auteur se glisse dans les écrits des autres, habite leurs poèmes, et cette translation dans son français pas tout à fait natal devient sa véritable écriture. La spécificité de son rapport amoureux, complexe, réticent à la littérature, est indissociable de l'acharnement avec lesquels il questionne l'appartenance, politique, sociale et refuse de s'arrêter à une place, se déchaînant à ses risques et périls à la Libération contre les écrivains autoproclamés résistants. Robin est un transfuge, c'est sa condition, il a quitté le monde de la terre pour les lettres et il ne lui sera plus donné de se stabiliser dans aucune certitude, hanté qu'il est par le silence de ceux qui n'ont pas la parole et ne la prendront jamais.

Au fil d'une recherche dans les archives, les correspondances, les écrits écartés, d'une guerre pour accéder à des documents dont elle finit par obtenir la restitution aux éditions Gallimard par ceux qui se les étaient accaparés, Françoise Morvan affronte et analyse les mécanismes de simplification par lesquels le carcan normatif et soi-disant gratifiant va déguiser Robin en ce personnage de « poète pour poètes » qu'il aura toute sa vie dénigré. Françoise Morvan décortique le montage posthume que représente le livre le plus largement diffusé d'Armand Robin *Le monde d'une voix*.

L'invention du poète maudit commence autour de sa dépouille. Robin meurt en 1961 dans des circonstances opaques. Deux de ses amis, Georges Lambrichs des éditions Gallimard et Claude Roland-Manuel de la Radio-télévision française, sauvent in extremis quelques manuscrits quand les services

municipaux débarrassent son logement. C'est à partir de ce travail au bord du déchet, de son articulation avec les livres, les articles, les traductions publiées que va se reconstruire une œuvre, ou plutôt deux œuvres. L'une qui s'emploie à respecter les critères de la poésie comme elle se doit d'être en faisant des choix qui effacent la singularité de l'expérience de « non traduction »; l'autre, menée par une autrice réfractaire à l'institution littéraire, impliquée elle-même depuis des décennies aux côtés d'André Markowicz dans un travail de traduction indissociable de son œuvre littéraire, qui cherche dans les décombres, reconnaît la sensibilité d'un frère, éclaire la façon dont, dans le déni même de sa propre singularité, avec un mépris fiévreux pour la figure sanctifiée de l'auteur, une œuvre s'est construite guidée par la nécessité de déjouer les convenances, traçant un chemin aussi fragile, sinueux, scintillant, qu'une trace d'escargot sur le mur de pierre humide d'un hameau de centre Bretagne où ce mal être et cette force de dire ont pris naissance.

Grâce au travail obstiné des deux écrivains dont les noms pourraient s'anonymiser en prénoms, Robin et Morvan, la porte se rouvre sur la perspective des destins singuliers de ceux qui, forcément discrets, artistes ou autres, regardent avec méfiance, et une défiance qu'ils n'ont pas choisie, les voies tracées, pensées, par les tenants de l'ordre établi qui savent ce qu'il faut faire, dire et penser avançant comme ils peuvent dans la broussaille de leurs contradictions, sans s'arrêter aux mots d'ordre, attentifs à tous les reliefs du chemin cahoteux de la vie.

Christine Lapostolle